

DE LA COLLABORATION INTERDISCIPLINAIRE À LA COLLABORATION PLANÉTAIRE -
LA CONVERSION DE LA CONSCIENCE DE HEGEL COMME ATTITUDE FONDAMENTALE DE
L'ÈRE TECHNIQUE.

Tout au début de l'époque technique A.v.Humboldt écrivait dans ses "Considérations introduisantes" du "Cosmos"[1]:

"Aussi bien dans les sphères élevées de la pensée et du sentiment: dans la philosophie, la poésie et les beaux-arts, que dans toutes les branches de la science, le premier but et le sens suprême sont de caractère intérieur, c'est-à-dire de découvrir les lois de la nature, de déchiffrer la structure des phénomènes, la compréhension et la reconnaissance de l'interdépendance inéluctable de toutes les métamorphoses dans l'univers. Tout ce qui est transvasé de ce savoir dans la vie industrielle des peuples, a son origine dans l'enchaînement heureux des affaires humaines, enchaînement d'après lequel le vrai, le sublime et le beau entrent dans une interaction éternelle, dépourvue de toute intention, avec l'utile."

Dans la première phrase Humboldt définit le sens et le but des sciences de la nature. Dans la deuxième phrase il définit l'emploi judicieux de la technique. Les deux phrases ne laissent aucun doute que pour Humboldt toute activité humaine devrait être soumise aux lois de la création. Après coup, ses paroles nous apparaissent comme formule de sorcier, puisque l'humanité, comme nous le savons, a décidé de faire usage de la science et de la technique de façon bien différente. Elle a succombé à la tentation de vouloir s'échapper au destin qui lui est imposé par les règles de l'existence, en essayant de remplacer ses règles par un ordre artificiel de sa propre création, consistant de relations simples et faciles à observer entre un nombre limité de paramètres. Ce principe des relations simples jouait bien son rôle tant que la somme des interventions de l'homme dans les mécanismes de la nature sur notre planète restait négligeable par rapport aux transformations qu'entreprend la nature elle-même à tout moment ou tant que la nature, par le biais de ses mécanismes compensatoires, était encore capable d'en amortir les effets. A partir du moment où ce n'était plus le cas, l'homme se voyait soudainement confronté à des paramètres nouveaux, restés cachés jusqu'alors, et dont le nombre augmente rapidement en progression géométrique. Dans le langage de l'informatique la nature se présente comme un ordinateur géant capable d'exécuter simultanément un nombre inestimable d'opérations et de les coordonner selon un plan dont nous croyons découvrir quelques règles mais dont nous ne connaissons probablement jamais tous les secrets. Par contre, l'homme n'est capable de penser et d'agir que séquentiellement. Il est à la rigueur capable de multiplexer, c'est-à-dire de suivre un nombre toujours limité d'évènements ou de pensées "en même temps" en se consacrant à tour de rôle à chacun pendant un instant. Certes, l'ensemble des activités humaines ressemble d'une certaine façon à une opération simultanée et des mécanismes compensatoires sont également apparents, mais la coordination se fait selon un nombre de critères très limité. Au sommet de la pyramide de coordination s'est installé un seul critère, celui du vouloir-avoir, un critère qui, en plus, provient de la partie irrationnelle de notre âme. Tandis que dans la nature le nombre de possibilités augmente avec le degré d'intégration, ce nombre diminue dans l'ordre artificiel créé par l'homme. C'est dans cet appauvrissement des possibilités que se cache la raison fondamentale de la menace qu'est devenue cet ordre artificiel pour l'existence de l'humanité et de toute vie sur la terre.

Il est apparent que cette menace a déclenché une crise de confiance à l'intérieur de la société industrielle. Habituellement dans de telles situations les contreréactions vont de la résignation en passant par le refoulement jusqu'à l'agression. Or, une menace seule ne suffit pas pour expliquer l'apparition d'une crise de confiance, il faut qu'il y ait en plus, le sentiment de ne pas être à la hauteur de la tâche, de la responsabilité, ou de la complexité de la situation qui caractérise cette menace.

Pourquoi la société industrielle ne se sent-elle pas à la hauteur de sa tâche? Tâchons de trouver la réponse par une analyse des outils avec lesquelles elle manipule la technique.

Chaque civilisation a son attitude spirituelle fondamentale qui sert de fil rouge et de contenant de l'ensemble de ses activités. Or, l'attitude fondamentale de la société industrielle n'est pas l'enchaînement heureux des affaires humaines, non plus l'interaction depourvue de toute intention que Humboldt avait imaginé, mais la cupidité sous forme de réaction en chaîne des désirs à satisfaire avec tous les symptômes de la toxicomanie. Erich Fromm nous a fourni une analyse incomparable de cet état d'esprit dans son livre "Avoir et Etre"[2]. Entre autres, il a mis le doigt sur notre animosité envers la nature qui se manifeste par un pillage sans considérations des conséquences. Il faut dire que la religion chrétienne a contribué à cette campagne d'anéantissement un alibi difficile à surmonter. Il est permis de supposer que l'homme veut se venger sur la nature du fait qu'elle lui impose la mort. Il est vrai que nous employons une partie importante de nos efforts techniques pour éloigner de notre conscience aussi longtemps que possible mort et maladie. La mort est le dernier défaut qui perturbe la perfection de notre monde de l'avoir.

Les exigences démesurées de chaque individu de notre société ne sont plus en accord avec les droits de l'homme et pourtant c'est justement la société industrielle qui s'est donné comme objectif principal de les réaliser. Or, il s'avère qu'il n'est plus possible de satisfaire ces exigences sans qu'on enlève en même temps quelque chose à quelqu'un ou à tout le monde, p. ex. de l'espace vert, du repos ou la propreté de l'air ou de l'eau. Individualité et liberté, p. ex. sous forme de droit à l'épanouissement libre de la personnalité, du droit à la propriété individuelle, du droit à la libre exercice de la profession, du droit au travail, sont interprétés de façon égoïste sans respect de l'intérêt général et sans vision du Tout, et se trouvent ainsi placées sous une lumière ambiguë. D'une part se monde de l'Avoir développe déjà des effets de portée planétaire et a même pratiquement réalisé le gouvernement mondial sous forme des compagnies multinationales, d'autre part les forces opposées à ce développement se trouvent de plus en plus poussées dans la division et dans la particularisation.

C'est la loi de la performance[3] qui régit toute activité dans le monde de l'Avoir. Cette loi est la suite logique du critère de la rentabilité par lequel on espère obtenir une optimalisation de l'Avoir. Exposée à l'aspiration qu'exerce la succession des désirs qui s'accélère, performance devient contrainte, donc devient une valeur négative. Sous cette perspective le bénéfice, résultat suprême dans le monde de l'Avoir, ne peut être généré qu'avec une entropie croissante. Sous forme de contrainte la performance devient un moyen de répression. Elle rétrécit, appauvrit, exclut la motivation et tue la créativité.

IDZF-5

Le faiseur typique de la société industrielle est le spécialiste. Ses connaissances sont poussées en profondeur au frais de la largeur. Personne ne contestera que l'accroissement du savoir nécessite un partage du travail, mais le fait que le spécialiste a perdu la capabilité de voir le Tout et de communiquer avec d'autres disciplines, est plutôt une conséquence du principe des relations simples et de la contrainte de performance. En suivant les principes postulés par son frère, W.v.Humboldt avait essayé d'intégrer les sciences dans une vision globale. Mais cette tentative fut vite abandonnée au moment où le principe des relations simples ne semblait plus exiger de prendre en considération la nature dans son ensemble, nature, qui devenait plutôt un obstacle sur le chemin de la rationalisation de développement, production et administration.

Le principe de l'Avoir comme attitude fondamentale, la spécialisation et la contrainte de performance ont comme conséquence commune la particularisation, l'accroissement de la distance entre les individus, la confrontation inimicale chacun contre chacun, la destruction de tout sens de communication et de collaboration, la perte de jugement. Ainsi, on peut dire que nous ne disposons pas actuellement des outils nécessaires pour mettre en oeuvre de la technique avec responsabilité. La structure de notre pensée, notre législation, notre comportement, nos structures de société et de pouvoir, n'ont pas suivi l'évolution rapide de la technique. Sous ces conditions il est absolument exclu que nous sortions gagnants de la confrontation avec la technique. Aucun programme économique ou gouvernemental, aucune déclaration reconfortante de la part des technocrates n'y changera quoi que soit. Nous nous sommes débarassés des moyens qui pourraient nous être utiles dans la situation actuelle. Nous nous retrouvons dans la situation d'un guerrier qui se fait surprendre par l'ennemi au moment où il a déposé ses armes pour se reposer après la bataille qu'il croit gagnée. La crise de conscience résulte de cette découverte que nous manquons d'armes valables au moment du danger.

Jusqu'ici cet exposé n'a été qu'un diagnostic de plus d'une situation dont personne ne niera la réalité. Dans ce qui suit nous allons essayer d'approfondir la compréhension de la crise de conscience de la société industrielle sur la base de la "Phénoménologie de l'esprit" de Hegel[4,5]. Le but de cette tentative est double: d'une part, d'améliorer le diagnostic, d'autre part, d'explorer un chemin de thérapie. En même temps une telle analyse, espérons-le, apportera la preuve que la philosophie reste un moyen valable pour s'attaquer aux problèmes du présent. Dans les années cinquantes déjà, des philosophes comme Heidegger[6], Jaspers[7], ou les frères Jünger[8] ont lancé des avertissements clairvoyants des dangers de la technique. Leur appel n'a pas été entendu, probablement parce qu'à cette époque la sensibilisation des aspects négatifs de la technique était encore en dessous du seuil critique. Le fait que ces pronostics se révèlent aujourd'hui justes est certainement favorable pour la philosophie, mais il est également vrai que les philosophes, comme d'ailleurs les scientifiques et les ingénieurs, doivent sortir de leur tour d'ivoire et faire un pas vers cette majorité silencieuse qui attend toujours de participer véritablement à une éducation digne et complète.

Dans l'introduction de la "Phénoménologie" Hegel définit son concept de l'expérience de la conscience. Il distingue entre la "conscience naturelle" et "la conscience réelle"[9]. La conscience naturelle "explique l'étant par l'étant"[10]. C'est la pensée causale. Cette pensée reste toujours à

l'intérieur des relations simples qu'elle domine. Elle ne met pas en question les mesures parce qu'elle craint de faire l'examen d'elle-même[11]. Manque de facultés de renouveler ses mesures elle dérive irrésistiblement dans la démesure de la contrainte des faits. Elle est emportée, inconsciente, d'un objet à l'autre dans un tourbillon. Par le fait que la conscience naturelle "ne peut s'empêcher de co-représenter l'être de l'étant"[12], elle est emportée au-delà d'elle-même[13]. Cet au-delà est sa mort, la crise de conscience. La conscience naturelle est emportée par la force de sa vérité, c'est-à-dire par la force de l'être qui "veut être en soi et pour soi depuis le début près de nous"[14] et qui, pour cette raison, pousse vers sa révélation[15]. C'est l'être qui nous pousse à accomplir la conversion de la conscience et qui nous pousse toujours plus violemment afin que cette révélation ne devienne pas l'apocalypse.

Dans la conversion, la conscience se tourne vers elle-même: elle fait l'examen d'elle-même. Par cet examen, elle fait d'une part, l'expérience de sa nouvelle vérité, d'autre part, elle reçoit les mesures pour pouvoir continuer d'agir, mais pour agir elle doit retourner dans la conscience naturelle. Pour Hegel progrès ne signifie pas réalisation du possible et du faisable, mais réalisation de l'approprié, de ce qui est conforme aux mesures. En effectuant la conversion la conscience ne trouve pas encore le vrai, l'absolu, mais les "figures de la conscience", qui "ne sont pas des moments abstraits et purs"[16]. En d'autres termes, elle rencontre l'être de l'étant qui est représenté de cas en cas, mais pas l'être comme Tout, comme le vrai. Dans le va-et-vient entre conscience naturelle et conscience réelle la conscience "parcourt la série de ses expériences et s'élève vers une démarche scientifique"[17]. Le vrai, l'être comme le Tout, ne se révèle que vers la fin du parcours de l'expérience. C'est "le résultat ensemble avec son devenir"[18]. Hegel contesterait l'affirmation que nous vivons déjà dans l'époque scientifique. Ce n'est que par la conversion comme mouvement dialectique, comme acte d'auto-réflexion, comme attitude appropriée à l'époque technique, que cette époque peut devenir aussi l'époque scientifique: Nous avons dit A, maintenant nous devons dire B.

La conversion est "notre contribution"[19], dit Hegel. Nous devons la fournir. Elle a lieu partout où nous réfléchissons fondamentalement sur notre façon d'agir ou nos relations avec les autres êtres humains, où notre conscience s'écoute elle-même. Sous cette forme, la conversion est accomplie quotidiennement par des êtres humains.

Mais, la conversion est-elle uniquement une affaire personnelle de chaque individu où est-ce qu'une société, une communauté, doit l'accomplir elle aussi? Si oui, y-a-t'il interaction entre les deux? Hegel aborde ce problème seulement à deux endroits de la préface[20]. Ce n'est pas de la négligence de sa part, mais cela est dû au fait que, du point de vue expérience de la conscience, il ne faisait pas de distinction entre l'individu et la société. Au moment où la conscience entre dans une nouvelle figure, elle constate que cette figure manque

[20] Hegel, p.13

La conversion accomplie par un individu reste limitée à l'expérience personnelle de l'être. Seulement la conversion qui implique les autres, a un effet sur la société. Comme l'individu, la société peut seulement se renouveler si elle accomplit la conversion en communauté, non sous forme d'une idéologie égalisante, mais comme expansion et spécification du contenu,

comme collaboration dans la diversité, comme unité dans la différence jusqu'à l'antagonisme. Un mouvement alternatif qui ne réfléchit pas sur la conversion, manquera autant son but que le marxisme qui se réfère spécifiquement à la dialectique de Hegel, mais qui, en même temps, refuse la nécessité de la conversion. La révolution sans conversion mange ses enfants.

La technique s'occupe de l'exploitation de l'étant sur le plan planétaire. La conscience doit correspondre à cette décloison (Heidegger: Entbergung) planétaire de l'étant en accomplissant la conscience planétaire. En partant de la conscience naturelle de l'étant à l'échelle planétaire la conscience réelle se tourne vers l'être planétaire dans sa totalité. La conscience planétaire est l'intégral de toutes les consciences individuelles, mais pas dans le sens mathématique de la somme, parce que la conscience planétaire peut être inférieure à cette somme - c'est la réalité actuelle, elle peut aussi être davantage - c'est le but de la conversion planétaire.

Le mouvement d'intégration qui est à l'origine de la conscience planétaire, doit être compris comme une interaction de tous avec tous et avec tout - nature, homme et objet. A cause de l'affinité avec le concept de la collaboration interdisciplinaire nous voulons désigner le mouvement d'intégration comme collaboration planétaire. A la conversion planétaire comme attitude fondamentale correspond donc la collaboration planétaire comme principe d'action.

La collaboration interdisciplinaire (CID) est apparue au début des années 70[21] comme une méthode pour résoudre des problèmes. Elle consiste à aborder une tâche (un projet) avec une équipe comprenant des spécialistes de tous les domaines qui pourraient y jouer un rôle. La méthode habituelle, par contre, consiste à ne retenir que les spécialistes des branches dont le rôle est évident et apparent au premier plan. Dans le cas de la CID le cercle des participants est choisi intentionnellement plutôt trop grand, dans le cas habituel le plus petit possible. Le but de la CID est d'arriver à une vision globale: on veut prendre en considération un maximum de paramètres pour trouver une solution qui satisfasse un nombre maximum de critères et qui, par conséquent, contienne le moins possible de paramètres contraproduitifs cachés. La nécessité de collaborer ressort déjà du fait que, dans d'innombrables domaines de spécialisation un tel savoir s'est cumulé qu'aucun individu ne pourrait plus oser vouloir l'intégrer à lui seul. Néanmoins, la justification profonde de la CID réside dans les exigences de spécification du contenu et de la réflexion en soi-même dans l'être-autres que Hegel a formulés.

Il est temps d'élargir le principe de la CID. Du point de vue espace elle ne devrait plus se limiter à un groupe d'experts à une université, dans une entreprise, ou dans un gouvernement, mais être étendue, selon le problème à traiter, sur tout le terrain des activités humaines, c'est-à-dire en ce moment sur toute la terre et sa biosphère. Le terme discipline ne devrait pas seulement désigner des branches scientifiques, mais toute activité et acte de vie humains. La collaboration qui traverse les frontières des disciplines, s'élargit à la collaboration qui traverse les frontières de l'entreprise, du parti, de la nation, de la race, de la religion et de l'idéologie. Puisque nous nous limitons ici à des considérations de nature générale, nous voulons laisser de côté toute distinction quantitative et dorénavant ne parler que de collaboration tout court.

A première vue il peut paraître contradictoire que Hegel dise d'une part: "la conscience fait l'examen d'elle-même", d'autre part: "la conscience a besoin de la spécification du contenu..". Dans la première affirmation la conscience semble se suffir à elle-même, dans la deuxième, par contre, elle cherche la confrontation avec l'être-autre. Dans l'introduction Hegel tire une ligne de séparation entre les deux affirmations sans pour autant donner des explications quant à leurs différences. Mais c'est dans la préface [22] qu'il le fait de façon précise et claire. Il dit, entre autres, de la spécification du contenu qu'il signifie "former une et la même chose de façon différente,.. mais non comme la répétition de la même formule" [22]. "Une et la même chose" fait partie du domaine de la conscience, le former différemment du domaine de l'action. La conversion qui n'est rien d'autre que la réflexion en soi-même dans l'être-autre les relie entre elles [23]. Ainsi, pour donner un exemple, la conscience de la démocratie peut mettre en question la forme que prend la démocratie à un certain instant sans pour autant abandonner le principe de la démocratie. La conscience se solidarise avec la démocratie comme principe, mais peut-être pas avec la figure rigide de telle ou telle constitution, plutôt avec sa marche à travers ses figures, c'est-à-dire par exemple, les formes changeantes de la participation de tous aux décisions - domination sans dominants (Herrschaft ohne Herren).

L'attitude fondamentale de la collaboration c'est la volonté de se mettre en question soi-même en cherchant la confrontation avec l'être-autre. La confrontation ne doit pas avoir le caractère d'une lutte pour pouvoir, puisque la collaboration ne connaît pas de pouvoir. Il n'y a ni gagnants ni vaincus et non plus d'avoir-raison ou d'avoir-tort. Le résultat est un savoir en commun, une nouvelle figure de l'expérience qui enrichit tout le monde. Collaboration ce n'est pas non plus partage de travail dans le sens restrictif qu'un participant fournit sa contribution contre rémunération en cédant ainsi tous ses droits sur cette contribution, mais aussi en se débarrassant en même temps de toute responsabilité concernant cette contribution. Le résultat, la nouvelle figure de l'expérience, doit se constituer par une synthèse du résultat global à partir des contributions des participants. Qui effectue cette synthèse? Non pas quelques privilégiés, mais l'équipe dans son ensemble. Collaboration signifie participation de tous les membres du projet. Il est essentiel que chaque participant ait devant ses yeux à chaque instant l'état intermédiaire du résultat global qui est en train de se former, c'est-à-dire qu'il puisse effectuer constamment la synthèse pour son compte de façon à participer à la figure de la conscience en gestation. Cette participation est une condition importante afin que cet accroissement en cascade de la conscience puisse avoir lieu, par laquelle la conscience planétaire devient plus que la somme des consciences individuelles. La réalisation de la synthèse du résultat global par tous les membres de l'équipe et par l'équipe comme ensemble, c'est la conversion de Hegel appliquée au niveau de la communauté.

Travail en équipe et individualité: est-ce que l'un n'exclut pas l'autre? En effet, c'est ce qu'on prétend toujours de nouveau en abusant exagérément de cette thèse. Le manager de notre époque se plaît à présenter avec fierté ses heures supplémentaires, l'engagement complet de sa personne pour une seule cause. Or, un tel engagement n'est rien d'autre qu'une fuite devant la confrontation avec l'être-autre, un recul devant la réalisation de la conversion. On doit se rendre compte que, dorénavant, il ne suffira plus de bien

7

faire son travail. A cela s'ajoute la nécessité de situer sa propre activité régulièrement dans le cadre d'une hiérarchie de critères et de corrélations et ceci jusqu'au niveau planétaire. Toute activité doit être surveillée sur deux niveaux par la conscience, un niveau sur lequel le déroulement causal de cette activité est contrôlé - c'est le niveau de la conscience naturelle, et un niveau sur lequel le sens de cette activité est contrôlé par rapport à la multiplicité des corrélations - c'est le niveau de la conscience réelle qui se compare à elle-même. Le travail en équipe suppose une forte individualité justement parce qu'il exige la subordination sous un objectif commun. Toutes les formes de sociétés que l'humanité a essayé jusqu'à présent, se sont basées soit sur l'individualité comme singularisation égocentrique sans relation définie avec la société, soit sur la société comme élément égalisateur d'individus sans individualité. La société qui réunit individu et communauté de façon équilibrée attend encore d'être réalisée. Le chemin dans cette direction passe par la collaboration, donc par un principe d'action qui est déterminé par l'attitude de la conversion et qui incorpore nature, homme et objet. Il ne passe pas par la suprastructure d'une forme de société postulée par un gouvernement mondial auquel on a cédé l'autorisation d'agir dans ce sens ou, encore plus probablement, qui usurpe ce mandat tout simplement.

Jusqu'à présent les spécialistes-technocrates ont toujours su s'assurer l'approbation générale en prétendant que le traitement interdisciplinaire d'un problème conduisant à une augmentation des paramètres et des critères tels qu'une solution raisonnable ne pourrait plus être trouvée. Il ne faut évidemment pas prendre un tel argument à la légère. Toutefois, on peut riposter que chaque collaborateur supplémentaire n'apporte pas seulement de nouveaux critères mais aussi de nouvelles solutions. Quoi qu'il en soit, la panoplie de solutions doit être aussi grande que possible. Une telle richesse ne peut venir que d'un potentiel élevé de créativité.

Hegel n'est pas nécessairement la bonne adresse si l'on veut apprendre quelque chose sur la créativité, ceci tout simplement parce qu'à son époque la créativité n'était pas encore un problème. On ne trouve chez lui que des remarques sommaires telles que "... la richesse jaillissant de soi-même, la différence des figures se déterminant elle-même"[24], remarque par laquelle créativité est définie comme condition préalable pour la spécification du contenu. Néanmoins, comme nous allons le voir, c'est à travers l'exemple du processus de la création d'une œuvre d'art que le concept de la conversion peut être compris de façon particulièrement transparente.

C'est partiellement dû au fait que les artistes, aujourd'hui comme dans le passé, connaissent le mieux la créativité. Ce fait reflète la réalité insatisfaisante que nous n'accordons le droit d'être créatif qu'à une partie des activités humaines. La récession de la dernière décennie, cette rationalisation qui mène toujours plus profondément dans la pauvreté et l'appauvrissement, cette perte de générosité sur tous les plans, tout cela est en principe une crise de créativité. Les managers en sont bien conscients, mais ils savent aussi parfaitement que les structures qu'ils aiment bien, devraient être sacrifiées, s'ils voulaient donner libre cours à la créativité. Pour le moment ils vivent encore mieux avec que sans ces structures.

5

C'est Paul Klee qui occupe une place privilégiée parmi les artistes ayant réfléchi sur le processus de création dans le domaine de l'art. Il n'est pas surprenant de constater que Klee a résumé son savoir à ce sujet dans la période où il était enseignant au Bauhaus, période pendant laquelle il pouvait échanger ses vues et ses expériences avec les meilleurs artistes de son temps. Malheureusement, l'exposé "Chemins de l'étude de la nature" n'a jamais été porté à la connaissance du grand public, et nous ne le connaissons qu'indirectement par l'intermédiaire de W. Haftmann, excellent interprète de Klee [25]. Dans cet exposé Klee nous fait comprendre de façon fondamentale la naissance d'une oeuvre d'art depuis la première vision jusqu'à la transposition de cette vision en éléments d'images. De plus, il était capable de laisser derrière lui tout ce savoir et de se faire emporter dans l'espace au-delà, dans lequel se forme l'image "...sans que notre conscience sache ce qu'il lui arrive..", dans lequel "...il ne nous reste que le pur acte de voir ce qui se passe"[26]. La nature fut le point de départ pour Klee comme pour Humboldt. Les deux s'étaient donnés comme objectif de comprendre les lois fondamentales qui régissent l'oeuvre de la nature. "Je cherche un point à l'origine de la création où je suppose trouver une formule commune pour homme, animal, plante, terre, feu, eau, air et toutes les forces circulantes", disait Klee [27]. "La vision devient compréhension" [28], "...la compréhension et la reconnaissance de l'interdépendance inéluctable de toutes les métamorphoses dans l'univers.."[1]. "Il osculte [la nature] avec un regard perçant, la subit et la comprend - ensuite il se détourne vers ses propres jeux sérieux"[29]. Ce qui est valable pour le peintre Klee, l'est également pour la science, la technique et n'importe quelle activité humaine. La compréhension est la vision globale de laquelle provient la richesse des solutions, de laquelle proviennent les solutions "qui ont leur origine dans l'enchaînement heureux des affaires humaines"[1].

Dépourvu de toute intention, c'est ce que l'on peut aussi dire du jeu sérieux qui n'a rien en commun avec le gambling du spéculateur. "Se détourner, terminer radicalement l'orientation dans le cadre des créations naturelles, oublier tout et se tourner vers la construction de l'image sans intention objective consciente.."[30]. Se détourner: nous retrouvons dans ce mot la conversion de la conscience par laquelle se présente le nouveau objet, ici, dans le cas du peintre, l'image.

Pourquoi donc encore de la collaboration, si, dans ces moments de la compréhension, les interdépendances universelles, l'être comme un tout, deviennent visibles à un artiste-individu comme Paul Klee? Ne suffirait-il pas de suivre son exemple, chacun pour son compte? La réponse est: NON! Rien n'illustre mieux ce fait que le destin de Paul Klee lui-même. En même temps que lui, Kandinsky et Feininger ont fait transparaître un monde futur vers lequel se diriger mériterait l'union de toutes les forces, deux guerres mondiales ont eu lieu et l'humanité s'est empêtrée fatalement dans la société industrielle. Certes, ces hommes se sont rencontrés au Bauhaus et, de là, ont essayé de répandre leur vision des choses. Ils ont réussi d'exercer une influence réelle sur l'architecture et sur l'habitation de notre temps. Mais, malgré tout, il ne s'agissait que d'une association entre égaux. Or, la spécification du contenu doit être accompli sur l'être-autre et cela sans pratiquer ni manipulation, ni violence - mais par collaboration. Tout au moins, les associations d'artistes qui existaient dans la première moitié de ce siècle - Worpswede, Cubisme, Brücke, Blaue Reiter,

Bauhaus - ont apporté la preuve que, du point de vue créativité, il ressort davantage de la collaboration que seulement la somme des composantes. La créativité est normalement considérée comme une faculté de l'individu. Dès lors, il devrait y avoir de plus en plus de créativité au niveau communautaire. Elle devrait se constituer par la collaboration.

Spécification du contenu comme réflexion en soi-même dans l'être-autre non seulement en ce qui concerne les objets mais aussi en ce qui concerne l'homme: un deuxième complément de la collaboration est indispensable - la communication. Maintenant déjà, la technique met à notre disposition les moyens les plus perfectionnés de communication, et pourtant la vraie révolution dans ce domaine avec ses possibilités variées d'établir des liaisons entre les êtres humains est encore devant nous. Les moyens que nous utilisons actuellement servent principalement à la communication unidirectionnelle ou nous les utilisons de cette façon[31]. Certes, il faut avouer que la participation aux événements du monde entier telle que la télévision la rend possible, a déjà généré un peu de cette sensibilisation planétaire qui est la condition préalable de la collaboration et de la conscience planétaire, mais, par cela, ni l'une ni l'autre ne sont effectivement réalisées. Lors de la communication unidirectionnelle l'interaction entre l'informant et l'informé n'a pas lieu. En général, l'informé n'a pas la possibilité de poser des questions pour se renseigner sur l'origine et les limites de validité de l'information qui lui a été fournie. On ne vérifie pas non plus, si l'informé dispose des connaissances préalables qui lui permettent de comprendre le vrai sens de l'information et d'en tirer quelque chose d'utile. Au contraire, ce genre d'information vise d'être acceptée sans être contestée et d'influencer l'informé dans une certaine direction. Le vrai contenu n'est pas mis en jeu, il est caché. Le spécialiste ne fait pas exception à cette règle et, trop souvent, il a le jeu facile de riposter à toute critique en contestant les connaissances spécialisées du critique. Bref, la communication unidirectionnelle induit à la manipulation et en fait un outil de pouvoir qui commence à égaler, du point de vue d'efficacité les armes les plus redoutables de notre époque.

En allant un pas plus loin, on peut considérer toute la technique elle-même comme un exemple macabre de communication unidirectionnelle, puisque des milliards d'êtres humains utilisent des appareils techniques sans en connaître ni le fonctionnement, ni la construction et surtout pas les effets directs et indirects. De même, nos écoles et universités continuent à enseigner avant tout selon le principe de la communication unidirectionnelle.

La collaboration trouve son sens dans l'amplification de l'information, dans la formation d'une nouvelle figure de l'expérience par la réflexion dans le tout-autre. Communication au service de la collaboration doit donc être bidirectionnelle par définition. Elle doit être dialogique. La base du dialogue est un langage commun. Or, nous avons justement exigé le dialogue entre tout-autres, entre ce qui ne se comprend pas, donc entre ce qui n'a pas de langage commun. Cela signifie que l'élément dont nous aurions en principe le plus urgemment besoin justement au début, n'est pas à notre disposition au moment crucial. Le langage commun ne nous reviendra que progressivement en cours de route par un exercice endurant de collaboration. L'apprentissage d'une langue doit être précédé par une volonté de comprendre. Dans le cas présent, cette volonté a son fondement directement dans la conversion.

10

La volonté d'effectuer la conversion est aussi la volonté de dialoguer, la volonté de comprendre la nature, les objets et l'homme. Le dialogue est à la fois mouvement dialectique [32]. Il réunit autour du problème qui concerne tout le monde. Le langage recherché est l'attitude de la conversion elle-même. Il fait partie du savoir qui doit se constituer au cours de la marche de l'expérience à travers ses figures. Il nous revient dans la mesure où nous progressons.

Ainsi définie, la communication ne peut pas se limiter purement à l'échange d'information. Elle ne peut pas non plus être comprise comme une liaison momentanée qui sert seulement l'objectif à transmettre une information. La communication dialogique est une liaison durable qui persiste jusqu'à ce que l'objet de la collaboration ait parcouru la chaîne de ses figures pour devenir science. A l'origine, communication signifie "partager quelque chose avec autrui, posséder quelque chose en commun", en commençant par l'échange d'information jusqu'à la compréhension commune du vrai, la constitution de la science. Le mariage, la famille, l'entreprise: ce sont des exemples de communication qui peuvent durer des années, voir une vie entière. La communication que le Christ a commencé par le partage du pain avec ses disciples, continue et sa fin n'est pas en vue. De chaque liaison établie naît une obligation mutuelle: on devient responsable du partenaire avec lequel on communique. En partageant le pain le Christ a accepté de mourir pour la nouvelle religion, mais en même temps il a lié la mort de ses disciples à la sienne, y compris la mort de Judas qui allait le trahir. Même avec ses ennemis, justement avec eux, on doit communiquer. S'ils ne sont pas encore prêts à accomplir la conversion alors il faut le faire avec l'espoir qu'ils le seront un jour.

Communication signifie donc, être constamment conscient des besoins non seulement de la cause commune mais aussi de ceux du partenaire. Or, ce n'est pas le but ni de la communication, ni de la collaboration de s'inonder mutuellement avec des détails, non plus de devenir soi-même spécialiste dans le domaine de l'autre de façon à pouvoir le manipuler. Une sensibilité particulière est nécessaire, une sorte de rythme, pour se rappeler à l'esprit à tout moment pendant un travail en équipe avec de nombreux partenaires les besoins de chacun, et de ne jamais devoir une information à quelqu'un. La société de performance refuse ce genre de communication comme étant une perte de temps inutile et c'est ainsi que sa productivité se creuse malgré la croissance de la rationalisation.

Jusqu'à présent nous avons présenté la créativité et la communication comme des outils auxiliaires pour la mise en oeuvre de la collaboration. En réalité, tous ces éléments se complètent mutuellement, liés entre eux par l'attitude de la conversion. La collaboration comme principe d'action ne cherche plus à éliminer des insuffisances par des contremesures dirigées mais à créer des conditions de base à partir desquelles ses insuffisances changent tout seul.

Finalement la nature n'agit pas autrement puisqu'elle dépose à l'avance dans ses créations toutes les possibilités d'évolution. Nous rencontrons ce principe aussi bien chez les atomes et molécules que chez les gènes, les étoiles et les galaxies. En ce qui concerne la peinture, Klee nous a démontré qu'un oeuvre d'art se réalise selon les mêmes lois naturelles, mais avec les outils de l'art. Cette interaction "du beau avec l'utile" ne devrait-elle pas également être possible dans le domaine de la technique?

Peut-être serions nous enfin capable d'utiliser la technique avec la complexité qui lui revient de droit au lieu d'être obligé de simplifier constamment. Evolution ne signifie pas simplification, mais au contraire, maîtriser une complexité croissante. Il y a des forces supérieures à la pensée causale. Dans la "Reine de neige" d'Anderson, les plaques de glaces se mettent ensembles toutes seules pour former le mot magique "ETERNITE" au moment où la petite Gerda porte la conversion dans ce monde glacial de la raison. En fin de compte, la conversion c'est l'amour pour le Tout.

Comme toujours, lorsque l'on touche à la racine de quelque chose, la collaboration est elle-aussi une tâche d'éducation. Comme on le sait, éducation signifie rendre capable de comprendre par soi-même. Définie ainsi, l'éducation fait partie de la conscience qui se compare à elle-même. Education et science marchent main dans la main.

En adoptant l'attitude fondamentale du vouloir-avoir, la société industrielle, en subissant les lois naturelles, se trouve sur le chemin de l'autodestruction. Le marxisme lui-aussi suit ce chemin s'il préconise la dialectique hegelienne pour parvenir à la justice matérielle et sociale, sans pour autant prendre garde de la conversion. Nous pouvons constater aujourd'hui qu'il a ainsi provoqué plutôt un renforcement de la dépendance matérielle et qu'il est devenu lui-même l'obstacle principal sur le chemin vers le but qu'il s'est proposé, c'est-à-dire de surmonter cette dépendance.

A partir du croisement Hegel, un second chemin mène dans une autre direction: il s'appelle conversion et conduit vers la collaboration planétaire qui, elle, correspond à la décloison de l'étant, forme, sous laquelle la technique se présente à notre époque. Pour nous engager sur ce chemin, il faudra un acte d'abnégation totale. Chaque individu peut rencontrer dans sa vie des situations limites desquelles l'abandon total de soi-même, la renonciation à toute propriété et toute sécurité reste la seule issue. Ulysse ne pouvait rentrer chez lui qu'après avoir abandonné tous ses vêtements et la dernière planche de son bateau. Il n'a sauvé à la rive des Phéaciens que son propre soi, son savoir.

BIBLIOGRAPHIE/REMARQUES

- [1] A. v. Humboldt, *Cosmos*,
traduction par l'auteur
La traduction par H. Faye, Gide & Cie, Paris, 1846, n'a pas été
retenue étant donné qu'elle s'éloigne trop du sens de l'original
en ce qui concerne le passage cité ici.
- [2] E. Fromm, *Avoir et Etre*
- [3] *Sinn und Unsinn des Leistungsbegriffs*, dtv 990, 1974
(Sens et non-sens du principe de performance)
- [4] G. W. F. Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, tome 1
trad. par J. Hyppolite, Aubier(Montaigne), Paris, 1941
Le présent article se réfère uniquement à la Préface et la L'Intro-
duction
- [5] M. Heidegger, *Hegel et son concept de l'expérience*,
dans: *Chemins qui mènent nulle part*, trad. par W. Brokmeier,
Gallimard, 1962
- [6] M. Heidegger, *Die Frage nach der Technik*,
dans: *Die Künste im technischen Zeitalter*, Oldenburg, 1954
(traduction française probablement inexistante)
- [7] K. Jaspers, *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*, Fischer 1955
(De l'origine et du but de l'histoire)
(traduction?)
- [8] F. G. Jünger, *Die Perfektion der Technik*, Klostermann 1953
E. Jünger, *Über die Linie*, Klostermann 1950
- [9] Hegel, p.69, Heidegger[5], p.182
- [10] Heidegger[5], p.182
- [11] Hegel, p.72, 73
- [12] Heidegger[5], p.182
- [13] Hegel, p.71, Heidegger[5], p.196
- [14] Hegel, p.66, Heidegger[5], p.161
- [15] Hegel, p.76, Heidegger[5], p.228
- [16] Hegel, p.77
- [17] Hegel, p.76
- [18] Hegel, p.7
- [19] Hegel, p.76
- [20] Hegel, p.13

- [21] Weizsäcker/Dohmen/Jüchter et al., *Baukasten gegen Systemzwänge*
- der Weizsäcker-Hochschulplan, Serie Piper No. 5, München 1970
- [22] Hegel, p.15
- [23] Hegel, p.18
- [24] Hegel, p.15
- [25] W. Haftmann, *Paul Klee - Wege bildnerischen Denkens*, Prestel Verlag,
München, 1950
- [26] Hegel, p.74, 77
- [27] Haftmann, p.96
- [28] Haftmann, p.94
- [29] Haftmann, p.102
- [30] Haftmann, p.104
- [31] à l'exception du téléphone
- [32] Heiegger[5], p.223